

Un heureux enlèvement

Le navire coule lentement. Deux visages flous me sourient en s'enfonçant dans l'eau froide et agitée : mes parents. La panique m'envahit tandis que je nage vers eux, ruisselante de larmes et d'écume. En vain. Telle une maladie qui se propage sur tout le corps et finit par vous tuer, la mer finit par les submerger. Elle les entraîne inexorablement vers la mort.

Je m'éveille en sursaut baignée de sueurs froides. Cette semaine-ci est la semaine de mon anniversaire mais aussi malheureusement, celle de la mort de mes parents dans cet horrible naufrage quand je venais à peine d'avoir dix ans. J'avais été sauvée par mon vieil oncle qui avait réussi à sauter dans une chaloupe de sauvetage en m'emmenant. Je chasse ces tristes pensées de mon esprit et me concentre sur le fait qu'aujourd'hui précisément, c'est mon anniversaire ! Je m'habille et avale un copieux petit déjeuner. A peine l'ai-je terminé qu'on frappe déjà à ma porte. J'ouvre et me jette dans les bras du nouvel arrivant. C'est mon oncle, mon seul parent encore vivant, habillé de toutes les couleurs comme à son habitude.

- Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, chantonne-t-il, joyeux anniversaire Laure ! Joyeux anniversaire...
- Merci, merci, je t'adore Oncle Jean-Pierre ! Mais, au juste, comment se fait-il que tu sois déjà rentré de ton voyage ?
- Eh bien je voulais rentrer pour ton anniversaire quand même ! Je n'arrive pas à y croire, aujourd'hui ma petite nièce adorée, ma petite Laure a dix-huit ans ! s'exclame-t-il.
- Grande, pas petite !
- Pardonne-moi ô grande nièce, me raille-t-il. Bon passons aux choses sérieuses, tu vas hériter d'une somme d'argent astronomique, tu sais. Tous les journaux de la région en parlent sous l'enseigne « la fortune des Valbanks » ! Et j'ai même récemment entendu quelques-uns de mes collègues de bureau en discuter ! Tu imagines comme notre vie va s'améliorer... On n'aura plus de problèmes d'argent et tu vas pouvoir aller dans une université prestigieuse !
- Je sais, ça va être super ! Tu vas enfin pouvoir prendre ta retraite et on pourra partir en voyage autour du monde !
- En résumé, ce dont on a toujours rêvé est sur le point de se réaliser ! termine-t-il, un grand sourire aux lèvres.

Je fais entrer mon oncle et m'apprête à refermer la porte, quand tout à coup un mouvement attire mon attention. J'aperçois une silhouette indistincte derrière le massif de buissons qui borde la clôture de la vieille mesure. Elle avance légèrement la tête et jette un coup d'œil furtif dans ma direction. Elle semble parler avec quelqu'un dans un talkie-walkie. Je suis sur le point d'interpeller cette étrange personne, mais celle-ci, en apercevant que je l'observe, prend ses jambes à son cou. Je referme la porte à double tours puis m'adosse contre un mur. J'ai un mauvais pressentiment. Qui était-ce ? Pourquoi s'est-il enfuit ? Ces questions me taraudent. Environ un quart d'heure plus tard, je réalise que je suis restée immobile et que je n'ai même pas proposé à mon oncle de l'aider à ranger sa valise. Aussitôt, je me dirige vers sa chambre qui se situe au bout du couloir, à deux pas du salon. J'entre, mais ne le vois pas. En revanche, j'aperçois la grande baie vitrée qui donne sur le jardin. Elle est ouverte. J'ai beau l'appeler, mon oncle ne me répond pas. La panique me gagne peu à peu. Je prends une grande inspiration et sors dehors. Le portillon est entrouvert, une enveloppe blanche gît sur le sol. En retenant ma respiration, je la décachète et m'empare du billet rédigé à la main. Je commence à lire tandis que mon mauvais pressentiment se précise :

« Nous avons kidnappé votre oncle. Remettez-nous les cinq-cent-mille euros que vous devez recevoir à la suite de votre anniversaire et votre oncle sera immédiatement libéré. Déposez alors une petite valise noire contenant la somme d'argent ce soir, à vingt-trois heures trente, sur le muret et bien cachée par la haie. Si vous refusez, que vous en parlez à quelqu'un ou que vous prévenez la police, vous ne le reverrez jamais... »

On a enlevé mon oncle ! Je sanglote quand soudain, tout devient clair dans mon esprit. La personne que j'ai aperçue faisait le guet en attendant que mon oncle ressorte pour aller chercher le reste de ses bagages. Maintenant, les larmes me brouillent la vue. Comment ai-je pu être aussi idiote ? J'aurais dû le prévenir directement ! Je m'en veux terriblement. Mon pauvre oncle adoré séquestré dans une horrible caverne... Je ne peux même pas l'imaginer. Je sens alors une rage effroyable m'envahir. Mon oncle et moi avons toujours eu des problèmes financiers et nous pensions justement que nous n'en aurions plus grâce à cet argent ; mais voilà que maintenant des gens cherchent à se l'accaparer par tous les moyens. Je peux dire adieu à nos rêves de voyager et de réaliser de bonnes actions pour la planète à cause d'odieux scélérats sans vergogne ! Accablée, je rentre dans la maison et m'assieds dans un fauteuil. Je suis si tourmentée que je peine à élaborer une stratégie pour sortir de ce guêpier. Que faire ? Si je préviens quelqu'un, je pourrai dire adieu à mon oncle. J'ai beau me creuser le cerveau, aucune solution n'en sort. Au bout d'un long moment, je me résous à préparer un maigre repas et l'avale en quatrième vitesse. Une fois la table débarrassée, je tente pour la énième fois de trouver une solution, le front plissé par la concentration. Je fais les cent pas pendant un temps qui me paraît infini, ressassant encore et encore les phrases de la lettre de menace dans ma tête. Puis, fatiguée de chercher sans le moindre petit résultat, je m'effondre sur le canapé. Le désespoir m'envahit. Épuisée, je ferme les yeux et m'endors aussitôt, d'un sommeil agité peuplé de cauchemars sinistres.

Quand je m'éveille, l'horloge indique qu'il est déjà tard. J'ai dû dormir environ trois bonnes heures. Je me lève d'un bond, attrape mon sac à main et descends à toute allure la longue route sinueuse qui donne sur le centre-ville. Le distributeur se situe légèrement plus loin, sur ma droite. Je retire le plus rapidement possible plusieurs énormes liasses de billets tout neufs et les fourre dans mon sac à main qui est maintenant bien rebondi. Les coutures menacent de craquer. Mon sang se glace quand je réalise que je n'arriverai pas à réunir toute la somme. L'angoisse se propage en moi à une vitesse fulgurante. Tant pis, je ne peux rien faire de plus. A cette idée, mon cœur se fissure un peu plus. Deux minutes après, je remonte à grandes enjambées la rue en serrant fort contre moi l'argent qui suffira, je l'espère, à sauver mon oncle des griffes de mes maîtres-chanteurs.

Vingt-trois heures vingt. Plus que dix minutes avant l'instant fatal. Mes yeux sont humides. Je prie si fort pour que mon oncle soit sain et sauf, que j'ai l'impression que ma tête va exploser. J'ai déposé une enveloppe exceptionnellement volumineuse sur le petit muret qui longe le jardin et j'ai rabattu la haie par-dessus, de sorte qu'elle soit invisible aux yeux des passants. Six minutes. Les secondes défilent encore et encore. Cinq minutes. N'y tenant plus, je sors dehors, munie d'une lampe torche. J'avance à pas de loup, aussi discrète qu'un chat. Après avoir franchi le portail, j'éteins la lumière, de peur qu'elle ne me dénonce et je me glisse sous le feuillage épais d'un gros buisson. Heureusement, la pleine lune émet une faible clarté qui me permet de distinguer les alentours. Deux minutes. Je retiens mon souffle et j'attends, immobile, telle une statue de marbre figée dans le sol. Un léger ronflement de moteur se fait entendre dans la nuit silencieuse. La voiture avance tout doucement et ses phares sont éteints. Elle s'arrête tout prêt de moi. Je sens mon cœur battre à tout rompre. Les

portières claquent, deux hommes et une femme en descendent. Je distingue leurs silhouettes floues, mais ne parvient pas à voir leurs visages. Le premier est trapu, tandis que le second est grand, large d'épaule mais doté de longues jambes athlétiques. La femme, quant à elle, possède une silhouette squelettique qui lui donne l'aspect d'un fantôme. Elle a l'air d'être la cheffe, car je l'entends donner des ordres à ses complices à voix basse, une voix nasillarde, aiguë et cruelle, comme je n'en ai jamais entendu.

- Éric, prends l'enveloppe et vérifie qu'elle contient bien la somme d'argent demandée, ordonne-t-elle sèchement.
- OK, répond rapidement le petit homme trapu, visiblement prénommé Éric.
- Paul, inspecte les alentours et assure-toi que personne ne nous espionne, continue la cheffe. Le grand maigre, Paul, garde le silence et commence à observer minutieusement la rue sombre. Il s'approche dangereusement de ma cachette. Je n'ose plus bouger, une brindille ou une feuille morte qui craque et c'en est fait de moi. L'homme avance pas à pas vers moi comme s'il devinait que je suis cachée ici. Il tâte le buisson, écarte ses branchages et m'aperçois. Il ne bouge pas. Peut-être ne m'a-t-il pas vue, finalement ? Tout à coup, Paul bondit en avant, me saisit par les épaules et m'entraîne irrésistiblement vers ses complices. Je me débats comme une forcenée, mais il ne me lâche pas. Je crie à m'en rompre les cordes vocales quand une main se plaque contre ma bouche.
- Tais-toi espèce d'idiot, m'ordonne abruptement la femme.
- Lâchez-moi ! Mais lâchez-moi bon sang ! parvins-je à souffler malgré mon bâillon affreusement serré.
- D'accord, mais tiens-toi tranquille, reprend-elle sèchement.

Mon ravisseur desserre son emprise et finit par me libérer. Je me retourne pour lui faire face, bouillante de rage. Nos yeux se croisent. Des yeux d'un bleu vert profond et mystérieux, exactement comme les miens. En revanche, lui a l'air de ressentir une tristesse infinie. Au même instant, une effroyable migraine commence à monter en moi, à une vitesse fulgurante. Je prends ma tête entre mes mains et serre les dents pour m'empêcher de hurler à la mort. Je souffre le martyr. Je reste dans cette position crispée environ une minute puis la douleur commence à s'estomper. Je relève la tête. Une image me traverse l'esprit, celle d'un visage indistinct qui me pousse sur la balançoire du parc, tandis que je ris aux larmes. Puis une autre vient et encore une autre, toujours avec cette même personne que j'ai l'impression de connaître depuis toujours. Je relève la tête et m'aperçois qu'en face de moi, l'homme affiche la même stupéfaction que moi. Je suis sûre qu'on a ressenti la même douleur lancinante et qu'on a eu les mêmes illusions. Illusions ? Non, j'ai le sentiment que nous l'avons vécu, ça ne peut être qu'un souvenir du passé. Je suis perplexe. Qui peut bien être cette étrange personne... Tout à coup tout s'éclaire. J'ai compris et je crois bien que lui aussi. J'arrive à bien revoir son visage maintenant. Je sais que c'est impossible... pourtant j'ai le sentiment que c'est vrai. Une joie indescriptible m'envahit aussitôt et je vois qu'il est comme transformé. Nous sommes animés du même bonheur intense, que j'avais cru disparu à jamais à la mort de mes parents.

- Ma... ma fille, commence-t-il, hésitant.
- Papa, c'est... C'est bien toi ?...

Je n'attends pas sa réponse et me jette dans ses bras. Je ne sais pas combien de temps a duré notre étreinte, mais elle m'a fait un bien incroyable. Malheureusement maintenant il est temps de revenir à la réalité. Nous nous retournons face à Éric et à la cheffe de la bande. Ils sont restés silencieux durant tout le temps qu'a pris notre mémoire à se souvenir l'un de l'autre. Éric est le premier à fuir

devant mon père et moi : une toute nouvelle colère nous anime et fait briller la prunelle de nos yeux d'un éclat peu rassurant. Puis, vient le tour de la cheffe, abasourdie, qui nous dévisage tour à tour et décide qu'il est plus prudent pour elle de s'en aller également. Remise du choc de retrouver celui que je croyais mort, je me précipite vers la voiture. Là, mon oncle, ligoté et bâillonné, est étendu sur la banquette arrière. Je sors mon couteau de poche, cisaille ses liens et le porte jusqu'à la maison avec l'aide de mon père. Après l'avoir déposé dans son lit, sans un mot, mon père épuisé par tant d'émotions, s'installe dans un canapé et m'invite à venir le rejoindre. Je me love tout contre lui et m'endors bercée par sa respiration régulière.

Le lendemain, nous sommes réveillés par mon oncle qui s'étrangle de surprise en apercevant mon père. Je lui raconte en détail les événements de la veille et ses yeux s'embuent de larmes, tandis qu'il nous remercie mille fois. Je lui souris doucement et m'adresse à mon père :

- Papa, au fait, comment se fait-il que... comment as-tu fait pour t'en sortir ?
- Ah, je m'y attendais, commence-t-il. Alors voilà, je me revois vaguement agrippé à une bouée de sauvetage en train de dériver... et quand je suis revenu à la raison bien des heures plus tard, j'étais sur un énorme paquebot... je ne me souvenais de rien, ni de ma famille, ni du lieu où j'habitais, ni de ce que je faisais en mer... J'avais perdu la mémoire. Après une longue traversée de l'océan Atlantique, le navire a touché terre. J'ai erré seul, pendant des semaines et des semaines. J'ai survécu tant bien que mal, mais cette période a été la pire et la plus cruelle de toute mon existence. Je n'avais plus d'abri, d'argent, presque rien pour me nourrir... Alors la faim, la tristesse et le désespoir m'ont poussé à tomber dans l'illégalité. Je savais que c'était mal, très mal même mais je n'avais pas d'autre solution si je voulais espérer vivre un peu mieux un jour.

Quand il a terminé son récit, émue, j'ai pris sa main ainsi que celle de mon oncle, et je les ai serrées bien fort contre moi. Nous nous sommes regardés et nous avons savouré cet instant unique. J'ai pensé à ma mère, revu son doux sourire plein de tendresse, puis nous nous sommes mis à chanter. A chanter la joie et l'amour que nous ressentions intensément pour la première fois depuis une éternité. Maintenant, en cet instant unique en compagnie des personnes que j'aime le plus au monde, je peux le dire. C'est réellement la mélodie du bonheur. Oui, vous avez bien entendu, c'est la mélodie du bonheur !